

# L'ECHO DES GOURBIS

JOURNAL



N° 18 ① JUILLET 1916

## ABONNEMENTS

France un an. . . . . 5 fr. } S'adresser à l'Echo des Gourbis  
Étranger un an. . . . . 10 fr. } 131° Territorial de Campagne  
SECTEUR POSTAL 32

Le Numéro

5<sup>c.</sup>

Directeur Général : PIERRE CALEL. | Directeur Artistique : FRANC MALZAC. | Directeur Administratif : JEAN CAZES.

## A la Gloire de Navarre



Dessiné par Louis ICART, Aviateur.

## A vos Lyres III

LE POILU 1914, MODIFIÉ 1916

C'était autrefois un *Bonhomme*,  
Une espèce de pistolet.  
Aujourd'hui, ce n'est plus, en somme,  
Qu'un fusil monté sur deux pieds :  
Un fusil de la bonne trempe  
Dans laquelle on met des canons  
De pinard, de flotte qu'il lampe.  
Au bout se trouve le citron,  
Et dans le citron, c'est la *guele*.  
La *guele* est pavée ou à pic :  
La soupe y dégringole seule ;  
La soupe..., c'est plutôt le cric.  
C'est un mode de nettoyage  
Qui double sa solidité,  
Car, lorsqu'il a pris ce breuvage  
On dit : le Poilu est *blindé*.  
Sur la bouche, que tout à l'heure  
Nous appelions la *guele*, on met  
Une fermeture extérieure  
Contre les gaz et leurs effets :  
Sur la bouche le *tampon masque*  
Ne peut être plus discourtois  
Avec son composé fantasque  
De P<sup>1</sup>, P<sup>2</sup>, et P<sup>3</sup>.  
Au bout de ce fusil cocasse,  
Dans l'intérieur du citron,  
Cherchez la *boîte de culasse* :  
De culot serait mieux son nom.  
On trouve des Poilus farouches,  
Ce sont quelquefois des héros,  
Doués d'une *plaque de couche* :  
On leur fait faire le boulot.  
Chez les gradés on trouve encore  
Un *mécanisme compliqué*  
De répétition sonore  
Qui grince avec autorité.  
Le tout possède une *patine*,  
Par le soleil damasquiné,  
Sur le fond de quoi la vermine  
Plaqué des *boutons pointillés*.  
La *hausse*, on l'a mise à la gare  
Au bout du quai dans les ballots :  
Tant qu'il y aura des Barbares,  
Pas de classe ; un casque, un calot.  
Enfin, une *vis d'assemblage*  
Sert à unir les numéros  
Bizarres du même rouage :  
On l'appelle vis à tergo.  
Lorsqu'on monte dans les tranchées  
Chaque Poilu emporte en plus  
Une *tringle* qu'il met serrée :  
On n'y mange qu'*in partibus*.  
Comme le sage de l'Histoire,  
Il emporte tout avec lui,  
Ne néglige aucun accessoire ;  
Il a même ses *obatis* ;  
Mais, ceci est imparadmissible,  
Ils ne sont pas numérotés,  
Et, vienne un obus qui l'accable,  
Allez-vous-en les rabouter !  
Le Poilu est un *mécanisme*  
Qui ne se *démonte jamais* ;  
Il navigue dans l'optimisme  
A l'abri du cafard mauvais,  
Et l'*âme* qu'on a l'habitude  
De croire au centre du fusil,  
Couverte d'une écorce rude,  
Est partout où est le péril.

BELLON, 161<sup>e</sup> d'Infanterie.

## LA MORT

L'homme s'était levé pour prendre sa gamelle  
Car l'instant approchait de la soupe du soir.  
Un bruit sourd, un choc mou, tout à coup il chancelle :  
Dix bras se sont tendus pour l'aider à s'asseoir.  
« Ah mon Dieu ! en plein cœur ! » Le major qu'on appelle  
Se penche négatif. Il n'y a plus d'espoir.  
Les doigts sont déjà gris. La paupière rebelle  
Découvre exorbité l'œil effrayant à voir.  
La chemise arrachée, on trouve la blessure :  
Un petit trou violet presque au niveau du cœur.  
La bouche laisse à peine échapper un murmure,

Le corps triste allongé dans les bras s'abandonne  
Et sous la grosse voix des obusiers qui donnent  
L'homme moite, blafard, pousse un soupir et meurt.

Marcel Schweitzer,  
Adjudant.

Armée d'Orient.

## A VERDUN

Verdun ! « Ils » ne t'ont pas pardonné le traité,  
Par lequel les trois fils du fils de Charlemagne  
A jamais ont distrait la sauvage Allemagne  
Du pays qui devint l'asile de bonté.  
Depuis, ces serviteurs congédiés ont été  
Contre leur maître ancien, nuit et jour, en campagne,  
Et tu connus souvent avec Metz ta compagnie  
L'honneur et le danger d'aimer la liberté.

De Berlin vers Paris tu servis de repaire ;  
On te livra : pour toi protesta Beaurepaire ;  
Plus tard tu te couvris de gloire avec Guérin.

Cette fois, avec tant de splendeur tu résistes  
Que les vivants sont sûrs de traverser le Rhin  
Et que les fils des morts n'osent pas être tristes !

Henri ROBAS.

## BALLADE DES POUX

Ils sont charmants les petits poux  
Que j'ai gardés dans ma chemise ;  
Ils sont jolis, car des points roux  
Sont incrustés dans leur peau grise.  
Quand, trotinant, les petits poux  
Me vont du dos jusqu'aux genoux,  
Je me sens pris de frissons fous  
Je suis pâmé de joie exquise.  
Ils sont charmants les petits poux  
Que j'ai gardés dans ma chemise.

Ils sont vaillants les petits poux :  
« En avant ! » dit le capitaine.  
Alors commence un grand remous  
Sur les flancs et sur la bedaine,  
Ils attaquent points durs, points mous,  
Points barbelés ; rien ne les gêne ;  
Ils sautent par-dessus les trous :  
La percée est faite sur l'aîne !  
Ils sont vaillants les petits poux ;  
« En avant ! » dit le capitaine.

Ils tiennent bon, les petits poux,  
Ils n'ont pas peur de la mitraille ;  
Ont-ils lâché quelqu'un de vous,  
Braves Poilus, dans la bataille ?  
Tas d'embusqués, soyez jaloux,  
Vous n'aurez pas les moindres poux !  
Les Totos vous méprisent tous !  
Un pou ne dort que sur la paille.  
Ils tiennent bon, les petits poux,  
Ils n'ont pas peur de la mitraille.

Envoi.

Prince, si vous voulez qu'un pou  
Couvre d'honneurs votre chemise,  
Venez au front. Quel beau bijou  
Vous donnerez à la marquise !

MARCEL-ÉDOUARD.

## Le Théâtre aux Armées

Notre confrère Guillot de Saix, poursuivant  
une vaste étude sur le *Théâtre aux armées*  
(dont il a déjà publié les premiers chapitres  
dans la *France*, la *Renaissance*, le *Bulletin*  
*d'histoire du théâtre*, la *Herse*, les *Spectacles*  
et la *Rampe*), sera reconnaissant à qui voudra  
lui adresser, 27, rue de Beaurepaire, Paris,  
des documents sur ce sujet (programmes, ana-  
lyses, extraits), de préférence sur les spec-  
tacles exclusivement militaires et surtout les  
créations — comédies ou revues — au front,  
au camp, à l'hôpital, au dépôt ou même en  
captivité.

## CHEZ NOUS

### Citations.

Ont été cités à l'ordre du jour au 131<sup>e</sup> terri-  
torial :

Le 24 mai : Vinel, adjudant; Blatty Jean,  
caporal; Redon Jules, soldat.

Le 30 mai : Verny, adjudant; Souriat Victor,  
Terrade Camille, caporaux; Michel Gabriel,  
Muri Joseph, Durrieu Jean, soldats.

Le 7 juin : Capdejelle, capitaine.

Le 16 juin : Delrieu, Aufrère, sous-lieute-  
nants; Albert Louis, caporal infirmier.

Le 26 juin : Janis Antoine, soldat.

Le 28 juin : Roques Augustin, soldat.

### Nominations.

Au grade de sous-lieutenant, le sergent de  
Testas de Folmont.

## LES COLONIES ET LA GUERRE

Lorsque, le 1<sup>er</sup> août 1914, les câbles sous-  
marins portèrent jusqu'aux antipodes la dé-  
pêche du ministre des Colonies annonçant aux  
gouverneurs la déclaration de guerre de l'Alle-  
magne à la France, l'impression ressentie par  
les populations fut profonde.

Seuls, le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, avaient  
pu suivre, avec autant de précision que Paris  
même, la marche des événements. Mais au loin,  
à Madagascar comme aux Antilles, dans l'Ouest  
africain comme en Indochine, dans la Somalie  
française comme aux Indes et dans les posses-  
sions Océaniques, on ne prévoyait pas, on ne  
pouvait pas imaginer, que la plus terrible des  
tourmentes allait s'abattre sur le monde civili-  
sés.

Est-il trop tard pour dire aux lecteurs de  
l'*Echo des Gorbis* comment nos colonies ont  
accueilli la nouvelle imprévue ? Trop de mois  
se sont-ils écoulés, trop d'héroïsmes ont-ils  
illustré — plus que jamais elle ne s'illustra —  
la race française, pour que ceux qui lisent au  
fond des tranchées voient passer sans plaisir  
sous leurs yeux des lignes consacrées à de loin-  
tains pays ? Je ne le crois pas.

Non seulement le drapeau français, tout  
comme il protège la mère-patrie, couvre de ses  
trois couleurs immortelles les terres conquises  
par les devanciers des héros actuels, non seu-  
lement une attirance mystérieuse est exercée  
sur les imaginations vagabondes par tant de  
contrées si peu connues en France, mais les co-  
loniaux ont fait leurs preuves au feu ; la com-  
munion du sang répandu devant l'ennemi a  
contribué, mieux que ne l'eussent obtenu dix  
années d'études, à consolider les liens vigou-  
reux, désormais indissolubles, rattachant notre  
grande France à son immense empire d'outre-  
mers.

Autant la mobilisation, longuement étudiée,  
a présenté de souplesse, de précision et de rapi-  
dité dans l'exécution sur le sol métropolitain,  
autant les gouverneurs des colonies ont eu  
d'obstacles à vaincre lorsqu'ils ont voulu ré-  
pondre à l'appel impérieux de la Patrie.

Mais combien il est précieux de constater  
aujourd'hui que nos possessions ne se sont pas  
tenues au-dessous des admirables concours pro-  
digés à leur métropole par le Canada, l'Aus-  
tralie, les Indes anglaises, réalisant ces efforts  
généreux, donnant ces participations efficaces  
dont nos alliés britanniques se glorifient à si  
juste titre !

Une guerre dans laquelle la France était  
engagée pouvait entraîner au loin des catas-

## LE PRIX D'UN POILU

On admet comme moyenne des dépenses, 20 francs par jour et par soldat. . . . .  
— Les Économistes.



— Tu crois que nous dépensons tant que ça, toi?...  
1916

Dessin de Victor DESCAVES.

trophes irrémédiables. Les Allemands ne par-  
viendraient-ils pas à jeter contre nous, en une  
telle crise, ces peuples si divers, noirs ou  
jaunes, desquels on affirmait que nous n'étions  
guère maîtres ? N'allions-nous pas, de ce fait,  
perdre brusquement le fruit d'un siècle de tra-  
vaux et de sacrifices ?

Les gouverneurs des colonies, illuminés des  
rayons d'un pur patriotisme, ont sans hésiter  
décrété la mobilisation sur leurs territoires  
presque à l'heure même où l'appel aux armes  
s'affichait sur tous les murs de France. Domi-  
nant par une grande force morale les peuples  
soumis à leur autorité, ils ont nettement envi-  
sagé quelle aide financière et guerrière ils  
étaient en mesure d'apporter à la Patrie me-  
nacée. Sans songer à se protéger eux-mêmes  
ils ont, avec une cranerie toute française, digne  
des plus grands éloges, montré à tous nos  
frontières violées, depuis le Pas-de-Calais jus-  
qu'aux derniers chaînons des Vosges, et ils ont  
dit : « Là-bas est le danger ! Aux armes ! »

Ils ont, en même temps, pris contre les quel-  
ques Allemands dont ils pouvaient se rendre  
maîtres, les mesures les plus rigoureuses, en  
les plaçant dans l'impossibilité de nuire ou  
d'user contre nous des moyens d'action, de la  
fortune et de l'influence dont disposaient ces  
ennemis.

Et c'est ainsi que des régiments indigènes  
venus de tous les points de l'univers ont cou-  
vert parfois, de leurs poitrines brunes, les  
blanches poitrines européennes ; la guerre a  
scellé dans les sacrifices sanglants une irrévo-  
cable fraternité. Mais cette fraternité même  
conserve un étonnant caractère. Le rôle de la  
France continentale est fait de tant de grandeur,  
de noblesse, de désintéressement et de froid cou-  
rage que notre domination morale sur les  
peuples de nos possessions ou de nos protec-  
torats prend, au cours de cette guerre, un carac-  
tère nouveau.

L'union devant l'ennemi crée, je l'ai bien dit,

une puissante fraternité. Mais dans cet état  
même, les Français de la vieille France se sont  
montrés, comme les légions de la Rome anti-  
que, tellement supérieurs encore à leur passé  
que nous voici placés dans la seule attitude qui  
nous convienne : nous demeurons, aux yeux  
des peuples venus de nos colonies pour collabo-  
rer à la victoire nationale, ce que nous devons  
être : des frères, certes, mais des frères *aimés*,  
avec toute l'autorité douce et ferme, tout le  
prestige que les plus vieilles traditions fami-  
liales ont consacré.

Au lendemain de la guerre, quand nos tout  
petits apprendront les hauts faits accomplis par  
leurs pères héroïques, nous habituerons leurs  
yeux à se promener chaque jour de Paris jus-  
qu'au fond de la troublante Asie, de la Manche  
jusqu'à la Méditerranée et au cœur de l'Afrique  
sablonneuse et nous leur apprendrons à dire :  
« Là, partout, c'est la France, toujours la  
France ! La grande guerre l'a montré, mais il  
faut, il importe, que la paix ne le fasse jamais  
oublier ! »

CAMILLE DEVILAR.

## Ce qu'ils écrivent

Ils, ce sont nos frères prisonniers des Bo-  
ches. Voici une lettre qu'un jeune soldat de  
France, prisonnier, a pu écrire, et les Boches  
l'ont lue et l'ont laissé passer ; ils n'y ont vu  
que du feu, les brutes. Mais nous, nous de-  
vons y voir l'acte héroïque d'un Français ris-  
quant sa vie pour nous faire connaître les mi-  
sères qu'endurent les nôtres là-bas, et nous  
devons être émus par cette prodigieuse et  
vaillante ironie, par tant de cranerie française.  
Surtout, nous devons user de sévères repré-  
sailles, sinon nous ne serions pas seulement  
des poires, nous serions des criminels.

Mon cher P...,

Je suis heureux de pouvoir l'apprendre que,  
pour répondre courtoisement à une politesse  
française, mes hôtes ont eu l'amabilité de m'of-  
frir gratuitement un voyage en Russie. Contraire-  
ment à ce que tu pourrais croire, ce pays est  
très chaud, très sec, il ne pleut jamais, on n'y  
voit jamais de neige, il n'y a pas de vent et on  
y mène une existence de rentiers. Mes cama-  
rades et moi avons été confiés à de bons, intel-  
ligents et doux gardiens auxquels ont été don-  
nées les consignes les plus larges, recommandant  
envers nous la plus grande politesse et les plus  
caressantes marques d'amitié. Pour nous éviter  
gentiment des maladies d'estomac, nos colis ont  
été momentanément suspendus et nos soupes  
sont faites de façon à ne pas procurer d'indiges-  
tions. Nos lits sont d'un moelleux exquis. Nos  
matelas sont en laine de sapin. Nous ne travail-  
lons pas beaucoup, à peine onze heures par  
jour. Devant tant de prévenantes attentions, nos  
cœurs sont émus. Aussi te demanderai-je d'in-  
tervenir auprès de la presse pour que nos hôtes,  
en France, soient traités avec encore plus d'é-  
gards que nous. Le Français se devant d'être  
toujours le plus courtois.

Ton affectionné,  
A...

## POUR LIRE AU FRONT

La « Houille Rouge », par Odette Dulac.

C'est un beau livre, généreux, plein de  
hautes idées, de tendresse et de patrio-  
tisme puissant.

Il est écrit simplement, dans une langue  
sobriété et de poignante vérité. C'est le plus  
saisissant et le meilleur tableau, peut-  
être, que l'on ait fait de la Grande Guerre  
dont on suit avec angoisse et avec fierté  
les actes douloureux et héroïques dans le  
cœur des mères et dans les formidables  
charniers des champs de bataille, dans  
nos maisons envahies et violées par la  
brute germane, dans les camps de pri-  
sonniers et dans le complexe réseau d'es-  
pionnage vil et formidable qui a failli nous  
étrangler tous.

C'est aussi un livre d'espoir, de foi, de  
force et d'avenir. Il nous indique beau-  
coup de devoirs que nous devons com-  
prendre pour que se dresse, forte à tout  
jamais, la France sauvée.

Il dit la pensée et la vaillance des Fran-  
çaises de toutes classes, épouses, mères,  
infirmières, Femmes, pendant la guerre,  
notées de tout cœur par une Française  
de grand cœur.

Il faut lire ce livre. Il faut le méditer.  
Il faut l'écouter.

Le « Carnet Sublime », par Paul Gsell.

L'excellent écrivain Paul Gsell, en pu-  
bliant le *Carnet Sublime*, a fait un acte de  
patriotique piété et de patriotique justice.  
En quelques pages émues, il a expliqué  
l'origine et l'histoire de ce carnet sacré où  
un agonisant a noté ses dernières volontés  
en pleine bataille, sur le sol français qu'il  
avait repris à l'ennemi. Rien n'est plus  
beau que cette mort héroïque et que cet  
héroïque adieu.

Le lieutenant Lucquiaud, qui a écrit les  
lignes du *Carnet Sublime* que nous fait

connaître Paul Gsell, appartenait au 68<sup>e</sup> d'infanterie et au bataillon du glorieux commandant Potron, héros lui-même, digne de commander les Berrichons qui sont morts immortellement en face de la fosse de Calonne et du Massif de Lorette.

Ah! braves Berrichons!... Et je pense à ce doux et fin Berry, où le ciel est si pur et la campagne souriante, aux coiffes, aux danses, aux fillettes, au son des vielles berrichonnes....

Au Pays du Berry, quand une fillette...

Braves Berrichons de George Sand et de Hugues Lapaire!... braves Berrichons du commandant Potron!...

Remercions vivement Paul Gsell pour sa belle idée de publier le *Carnet Sublime* qui est un des rares livres que tous les combattants aimeraient lire et relire et qui devrait être distribué à toutes les troupes du front. Il pourrait encore être distribué à l'arrière. Il y ferait du bien aussi.

## La Roumanie

La Roumanie, le grand journal de Bucarest, dans son numéro du 23 avril où il reproduit beaucoup d'articles de l'*Echo des Gourbis*, publie les lignes suivantes :

« A l'*Echo des Gourbis*. — Cher confrère, nous vous adressons un remerciement tout spécial aujourd'hui. Outre le mot très aimable joint au dernier numéro que vous avez bien voulu nous envoyer, vous nous avez permis d'enjoindre plus que de coutume encore le numéro que nous éditons en ce jour de Pâques. Vous nous pardonnerez de vous avoir mis ainsi largement à contribution. Si nous ne sommes plus d'âge à nous battre dans les tranchées aux côtés de vos rédacteurs, vous savez que nous luttons, par la plume, au pays roumain, pour l'Entente et pour la victoire finale. Nous comptons bien recevoir le numéro spécial que vous ne manquerez pas de publier ce jour-là. En attendant, nous vous envoyons quelques exemplaires et l'expression de toutes nos sympathies ».

Nous remercions de tout cœur le brave journal roumain. Et puisqu'il lutte pour l'Entente, souhaitons de tout cœur aussi qu'il décide son pays tout entier à lutter armés en main à côté de nous. C'est le moment ou jamais, n'est-ce pas, Poilus?...

## Journaux du Front.

### L'Echo du Boqueteau.

#### En ruine....

Le village, désert, n'a plus une maison ; Ses murs sont effondrés, ses toits gisent par terre, Seuls, quelques pans de mur, épave solitaire, Dressent leur long profil sur le vaste horizon.

Le soleil flamboyant qui vient, sur le gazon Dont le bourg se remplit, coucher leur ombre austère, Inonde de clarté ce décor de mystère Splendide sous l'éveil de la belle saison.

Il teint de pourpre et d'or les ruines pantelantes, Jette un rayon de feu sur les portes croulantes Dont le seuil est sous l'herbe aux trois quarts enfoui.

Et sans le sifflement des obus et des balles Qui sur le bourg défunt s'abattent par rafales On croirait habiter une autre Pompéi.

A. BOUDOU.

### Rigolboche.

#### Le châtiment.

Guillaume, l'entends-tu cette voix du remords ? Réveur ambitieux, qui voulais pour ta gloire Devenir le plus grand des féroces de l'histoire, Sois content; désormais, tu bats tous les records.

Pour les siècles futurs il fallait à ton corps Un piédestal géant; quel socle dérisoire Eût été le granit, le bronze ou bien l'ivoire ! Voici ta pyramide, elle est faite de morts.

Va, monte, pour jamais, sur l'immense ossuaire; Là ton aigle mourant retrouvera son aire, Ces charniers lui seront un funèbre repas;

Mais toi qui dois graver la montagne éternelle, En vain tu poursuivras ta marche solennelle, Les crânes, jour et nuit, rouleront sous tes pas.

Jules Pech.

### La Fusée.

#### Nouvelles à la main.

— Pourquoi le jour du paiement de la solde nos Poilus ne cherchent-ils jamais à s'éloigner du cantonnement ?

— Parce qu'ils savent qu'ils ne peuvent être à la fois au loin et au prêt!

°°

D'énormes caisses remplies de mètres viennent d'arriver. Le contenu va être immédiatement distribué, et un mètre sera remis à chaque Poilu, de façon qu'il puisse, le moment venu, se mesurer sur le terrain avec les Boches.

## Echos et Nouvelles du Front

### La Relève.

Un lieutenant du 108<sup>e</sup> nous a raconté un mot simple et admirable d'un de ses Poilus.

Le régiment allait en première ligne. Mais il savait qu'en arrivant il devait attaquer un village fortement amoché, d'autres soldats demandent : — Où allez-vous les gas ?

— Nous allons relever les bavarois, répond le Poilu du 108<sup>e</sup>.

Et le 108<sup>e</sup> a relevé, en effet, si bien le régiment bavarois que les nôtres tiennent depuis toutes les tranchées qu'occupaient ces surboches-là.

### Le Tambour.

Pendant une série d'attaques formidables : artillerie, mitraille, chahut infernal, on se bat sur un terrain dévasté : vous voyez et vous entendez cela. Le Commandant Potron lui-même trouve un tambour (soldat) qui se lamente parce qu'il a perdu son tambour (instrument de musique militaire).

— J'ai ton affaire, lui dit le brave Commandant qui est aussi un brave homme. Viens, et il lui montre au pied d'un arbre un tambour (instrument de musique militaire).

— Bon Dieu! de Bon Dieu! etc., dit le tambour (soldat), mon caporal va me foutre dedans!... Y a pas mon matricule à cette sale caisse-là!...

Pendant ce temps, les obus tombaient avec une redoutable abondance.

### Une épidémie.

Un Poilu écrit à sa femme que « cette fois il a le flon ».

« Mon cher époux, lui répond celle-ci, tu seras bien aimable de me donner des nouvelles de ta maladie. Ça doit être je ne sais pas quoi. Plusieurs ont déjà écrit comme toi qu'ils ont le flon. Tu me diras si tu souffres beaucoup et si tu veux que je t'envoie pour te soigner, je t'envoierai tout ce que je pourrai ».

Le Poilu a failli en attraper une maladie.

### Repeuplons!...

A la Maternité, salle Baudelocque, sur 23 accouchements il y a eu 17 garçons, et sur 17 accouchements il y a eu 16 garçons.

Est-ce général cette proportion?... Messieurs les statisticiens, à vos notes!...

Si ça va ainsi, les Boches, dans le cas où ils voudraient recommencer dans vingt ans, trouveraient à qui parler.

Mais nous les mettrons en état de ne recommencer ni dans vingt ans ni jamais. Nos gas de 1916 pourront vivre dans la joie, la paix que nous leur préparons et que nous tenons déjà. Il ne faut plus dire : *On les aura*. Il faut dire : *On les a!!*

### Les Pépères.

Au cantonnement. Je passe devant une sentinelle du X<sup>e</sup> territorial. Je lui fais signe de rester au repos. Elle présente les armes... quand même.

— Tu y tiens donc? lui dis-je.

Le pépère me glisse alors :

« Ça prouve qu'on est copains tout de même, mon lieutenant ».

Sous-Lieutenant M..., 20<sup>e</sup> Chasseurs.

L'imprimeur-gérant : MORISOT.

Bar-le-Duc. — Imp. CONTANT-LAGUERRE.

## QUELQUES MOTS DU POILU

EN ENVOYANT L'ECHO DES GOURBIS A SA FAMILLE ET A SES AMIS

Sur le front, le \_\_\_\_\_ 1916.



Signature : \_\_\_\_\_